

Philippe de la Brière était le dépositaire de toute la fortune de Mme de Keroual, il courut chez lui, ne doutant pas que Périne ne s'y fut présentée déjà, mais supposant le banquier trop prudent pour s'être dessaisi de la moindre partie des capitaux confiés à sa garde, sans avoir pris soin de se mettre en règle par toutes sortes d'actes en bonne et due forme. Or, les actes de ce genre ne s'improvisent pas, et Gontran se disait :

— Par M. de la Brière je retrouverai Périne et Marthe. Je laisserai la première se débâter contre l'accusation qui va l'écraser, et je ferai valoir mes droits incontestables sur la seconde, ma parente et ma pupille.

Gontran tomba du haut de ses rêves en apprenant la banqueroute et le suicide du banquier.

Cette ruine et cette mort portaient un coup mortel à ses espérances. Il avait accompli froidement un meurtre inutile ; il devenait sans intérêt pour lui, désormais, de chercher et de trouver Marthe de Keroual.

Que faire donc, et que devenir ?

Pour des raisons que nous connaissons, le séjour de Paris était impossible pour Gontran, à moins qu'il ne lui convînt d'accepter, aux frais de ses créanciers, un logement gratuit dans la maison d'arrêt pour dettes de la rue de Clichy.

Hâtons-nous d'ajouter que cette perspective ne lui souriait en aucune façon.

En conséquence, il résolut de s'expatrier pendant un temps indéfini.

Il se garda bien de faire part de cette détermination à Olympe Silas, qui, dans son exaltation romanesque, n'aurait pas manqué de vouloir le suivre et s'attacher à lui, malgré lui.

Il partit donc, et ce fut par une lettre mise à la poste au moment de son départ qu'Olympe apprit avec désespoir et avec fureur qu'il était à tout jamais perdu pour elle, et qu'elle ne devait plus le revoir.

Gontran avait repris le chemin des Vosges. Il passa quelques jours au château de Rochetaille, où il fit main-basse sur les bijoux de la comtesse et sur l'argenterie. Ensuite, muni d'un passe-port bien en règle, qu'il s'était fait délivrer pendant les quarante-huit heures de son séjour à Paris, il quitta la France.

Comment vécut-il à l'étranger ? Nos lecteurs le devinent facilement.

Il recommença cette existence d'aventurier de bonne compagnie qu'il avait déjà menée. Il se fit tour à tour l'hôte des grandes villes et des stations thermales où la roulette et le trente et quarante ont des autels.

Son nom le fit généralement bien accueillir ; ses manières et son esprit séduisaient la plupart de ceux avec lesquels le mirent en rapport les hasards de sa vie errante. Il fut d'ailleurs heureux au jeu d'une manière à peu près constante, et, grâce à ce bonheur, il évita d'attirer sur lui les regards investigateurs des diverses polices des pays que successivement il honora de sa présence.

Quelques mois avant l'époque où se passèrent les faits que nous allons raconter dans la seconde partie de ce livre, Gontran, se trouvant à Hambourg, tomba sur une veine merveilleuse, et fit un soir sauter la banque, ce qui lui mit dans les mains une centaine de mille francs.

A peine possesseur de cette somme, relativement importante, il se sentit pris du désir le plus ardent de revoir la France et Paris.

Mais la question des créanciers subsistait toujours, quoique singulièrement amoindrie par le temps écoulé.

Plusieurs de ces braves gens étaient morts, et leurs héritiers avaient classé les billets jaunis du baron, escortés de liasses de papier timbré, parmi les non-valeurs de la succession.

Ceux qui vivaient encore et qui savaient que M. de Strény avait disparu depuis près de quinze ans, regardaient leurs créances non comme aventurées, mais comme bien et dûment perdues.

Gontran avait conservé des relations épistolaires avec son ami très-intime le vicomte Georges de G... Il lui écrivit en lui envoyant quinze mille francs, et la liste des créanciers qui pouvaient exercer contre lui la contrainte par corps, en supposant toutefois qu'il n'eussent point laissé périmer leurs titres, chose dont il lui recommandait très spécialement de s'assurer.

Le vicomte de G... mit les intérêts de Gontran entre les mains d'un homme d'affaires très-retors, qui trouva moyen de retirer les titres dangereux, et d'économiser même ses honoraires sur les quinze mille francs,

« Le danger n'existe plus, télégraphia alors le vicomte au baron : vous pouvez revenir. »

La semaine suivante, Gontran était à Paris, où il louait, rue de Boulogne, un petit hôtel qu'il meublait de la façon la plus confortable. Il prenait une voiture au mois, faisait peindre ses armoiries sur les panneaux, habillait le cocher à sa livrée, avait un valet de chambre et un groom, et se donnait enfin le luxe de Mlle Tata Moulinet, la petite cocotte aux cheveux rouges.

Un beau jour le baron apprit à l'improviste une nouvelle qui faillit lui causer un transport au cerveau, tant fut violente la fièvre déterminée par la stupeur et le saisissement.

C'était l'annonce du retour à Paris de Georges de la Brière, plus millionnaire que son père ne l'avait jamais été, et payant aux créanciers de la faillite tout ce qui leur était dû depuis quinze années, en capital et en intérêts.

Ainsi, pour la seconde fois, la fortune de la comtesse de Keroual se trouvait à la portée de Gontran, et il ne pouvait la saisir, ni comme héritier, ni comme tuteur.

Pour être mis en possession de cette fortune comme héritier, il fallait prouver que Marthe était morte.

Pour en obtenir l'administration comme tuteur, il fallait représenter Marthe vivante.

Or, la jeune fille était-elle vivante encore ? Gontran l'ignorait, et, pour arriver à la solution de ce problème, si intéressant pour lui, il se mit à fouiller Paris, en cherchant Périne, mais sans résultat, jusqu'à l'heure où le hasard, sous l'incarnation gracieuse et tyrannique de Mlle Tata Moulinet, le conduisit à la fête de Saint-Cloud, pour lui faire retrouver successivement Olympe Silas et Périne Rosier, ces deux vivants souvenirs du crime commis, quinze ans auparavant, au château de Rochetaille.

Voilà, ce nous semble, tout ce qu'il importe à nos lecteurs de connaître relativement à Gontran de Strény, et nous serons en règle avec le passé quand nous aurons dit quelques mots de la transformation d'Olympe Silas, devenue Mme Gerfaut.

En recevant la lettre qui pour elle contenait l'arrêt d'une éternelle séparation, la maîtresse de Gontran, nous le savons, avait eu le plus violent accès de douleur et de colère, et elle s'était juré de remuer ciel et terre pour retrouver les traces du fugitif qui méconnaissait un amour aussi profond et aussi désintéressé que le sien.

Mais ces traces, qu'elle chercha véritablement avec ardeur, avec obstination, avec rage, elle ne